

LA FILLE DU RÉGIMENT,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

PAROLES DE MM. DE SAINT-GEORGES ET BAYARD

MUSIQUE DE M. DONIZETTI,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,
le 11 février 1840.

DISTRIBUTION :

LA MARQUISE DE BERKENFIELD.....	M ^{lle} BOULANGER.
SULPICE, sergent.....	M. HENRI.
TONIO, jeune Tyrolien.....	M. MARIE.
MARIE, jeune vivandière.....	M ^{lle} BONGHISE.
LA DUCHESSE DE CRACKENTOP.....	M ^{lle} BLANCHARD.
HORTENSUS, Intendant de la Marquise.....	M. RIGUET.
UN NOTAIRE.....	M. LÉON.
UN CAPORAL.....	M. PALMIER.
SOUDATS FRANÇAIS, PAYSANS TYROLIENS, SEIGNEURS ET DAMES BAVAROIS.	
VALETS DE LA MARQUISE.	

La scène se passe dans le Tyrol.

ACTE I.

Le théâtre représente un site champêtre du Tyrol. A droite de l'acteur, une chaumière. A gauche, au deuxième plan, un commencement de village. Au fond, des montagnes.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, HORTENSUS, TYROLIENS,
TYROLIENNES.

(Au lever du rideau, des Tyroliens sont en observation sur la montagne du fond. Un groupe de femmes est agenouillée devant une madone de pierre. La marquise de Berkenfeld, assise dans un coin de la scène, se tord le mal de frayeur, soutenue par Hortensius, son intendant, qui lui fait respirer des sels. On entend une marche militaire qui semble s'approcher.)

INTRODUCTION.

CHŒUR DE TYROLIENS.

L'ennemi s'avance,
Amis, armons-nous !
Et, dans le silence,
Préparons nos coups.

CHŒUR DE FEMMES, *pleint.*

Sainte madone !
Douce patronne !
A tes genoux,
Chacun te prie !..
Vierge Marie,
Protège-nous !

HORTENSUS, à la Marquise.

Allons, allons, madame la Marquise,
Remettez-vous et faites un effort !

LA MARQUISE.

Par l'ennemi, se voir ainsi surprise !
Hélas ! c'est pire que la mort !

ENSEMBLE.

TYROLIENS.

L'ennemi s'avance,
Amis, armons-nous !..
Et, dans le, etc.

FEMMES, *pleint.*

Sainte madone !
Douce patronne !
A tes genoux, etc.

UN PAYSAN, *s'accrochant du fond.*

Les Français quittent les montagnes..
Nous sommes sauvés. mes amis !.

CHŒUR DE FEMMES.

Enfin, la paix revient dans nos campagnes ;
Quel bonheur pour notre pays !

LA MARQUISE.

Premier couplet.

Pour une femme de mon nom,
Quel temps, hélas ! qu'un temps de guerre !
Aux grandeurs on ne pense guère...
Rien n'est sacré pour le canon !

Aussi, vraiment, je vis à peine...
Je dépérís. Je le sens bien...
Jusqu'aux vapeurs, à la migraine.
L'ennemi ne respecte rien !

Deuxième couplet.

Les Français, chacun me l'assure,
Sont aussi braves que galans...
Pour peu qu'on ait de la figure,
Ils deviennent entrepreneurs...
Aussi, je frémis quand j'y pense !
Hélas ! Je les connais trop bien...
La beauté, les mœurs, l'innocence...
Ces gens là ne respectent rien !

LE PAYSAN.

Les voilà loin... que votre frayeur cesse !

CHŒUR.

Ils sont partis !... quelle allégresse !..

LA MARQUISE.

Puissent-ils ne plus revenir !..

CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons, plus d'alarmes !
Vive le plaisir !
Le sort de leurs armes
Bientôt doit pâlir.
De la paix chérie,
Goûtons la douceur.
Enfin, la patrie
Va naître au bonheur !

LA MARQUISE, aux paysans.

Mes amis, mes chers amis... entourez-moi...
ne m'abandonnez pas... J'ai les nerfs dans un
état... car, enfin, si c'était une fausse manœu-
vre, s'ils revenaient sur leurs pas... ces soldats...
ces terribles Français !..

HORTENSUS.

Aussi, qui diable pouvait penser qu'après
avoir séjourné deux mois sur la frontière, ils
allaient se mettre en marche, juste le jour où
madame la Marquise quittait son château pour
passer en Autriche...

LA MARQUISE.

Que faire?... que devenir?... Continuer ma
ronte... je n'ose pas... Hortensius, j'ai eu grand
tort de partir... de céder à vos conseils... mais
vous trembliez tant !..

HORTENSUS.

C'est que la peur de Madame m'avait gagné...

LA MARQUISE.

Oh ! moi, une femme... c'est permis... et
quand on a déjà été victime de la guerre...

LES PAYSANS.

Vous ?..

HORTENSUS, avec un soupir.

Oui, mes amis... oui... madame la Marquise
a été victime... il y a long-temps...

LA MARQUISE.

Dans cette panique de Mèran, qui mit tous
nos villages en fuite... un affreux malheur...

TOUS.

Quoi donc ?..

HORTENSUS, bas aux paysans.

Silence !.. ne lui parlez pas de ça... elle se
révanourait... ça ne manque jamais !..

LA MARQUISE.

Et lorsque je songe à quoi je suis exposée
aujourd'hui !.. moi, la dernière des Berkenfield...
si j'allais rencontrer ce régiment !..

HORTENSUS.

Je serais là pour vous défendre... pour vous
protéger...

LA MARQUISE.

Soit !.. mais avant de prendre un parti, assu-
rez-vous s'il n'y a plus de danger... Je vous at-
tends là, dans cette chaumière... et, surtout,
veillez bien sur ma voiture... et quand je pense
que mon or, mes bijoux, tout est là exposé,
comme moi, au pillage... Allez, Hortensius,
et surtout ne me laissez pas trop long-temps
seule...

HORTENSUS.

Non, madame la Marquise !..

LA MARQUISE, aux paysans.

Mes amis, je ne vous quitte pas... Je vous
confie mon honneur.

(Elle entre avec eux dans la chaumière.)

SCÈNE II.

HORTENSUS, puis Sulpice.

HORTENSUS, seul.

Quelle position pour un intendant calme et
pacifique... se voir tout-à-coup transporté au
sein des horreurs de la guerre !.. Je ne sais pas
si c'est de froid, mais je tremble horriblement...
Allons, allons... du cœur... on est homme, que
diable !.. et si je me trouvais face à face avec un
de ces enragés de Français, je lui dirais... Je lui
dirais... (Il se retourne et aperçoit Sulpice qui entre.)
Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer !..

SULPICE, entrant sans le voir.

Ont-ils des jambes, ces gaillards-là !.. les
voilà qui se sauvent dans leurs montagnes,
comme si nous allions à la chasse aux chamois...
(Apercevant Hortensius.) Ah ! ils ont oublié ce-
lui-là !..

HORTENSUS, saluant de loin.

Monsieur l'officier...

SULPICE.

Avance à l'ordre, fantassin... Qu'est-ce que tu
fais ici ?..

HORTENSUS, tremblant.

Moi ?.. rien !.. je passais par hasard !..

SULPICE.

Eh mais ! on dirait que tu as le frisson !..

HORTENSUS.

Au contraire... j'étonne... je suis tout en
eau !..

SULPICE.

Ah ça ! il n'y a donc que des poltrons dans
ce pays-ci !..

HORTENSUS, vivement.

Je n'en suis pas du pays... Je voyage avec ma
maîtresse... une grande et noble dame qui va
partir, si vous le permettez !..

SULPICE.

Son âge ?..

HORTENSUS.

Cinquante ans !..

SULPICE.

Accordé.

HORTENSUS.

Merci, mon officier !..

SULPICE, vivement.

Sergent !.. A propos, fais-moi donc le plaisir de dire à tous ces trembleurs-là, qu'ils peuvent montrer leurs oreilles... Nous venons mettre la paix partout... protéger les hommes, quand ils vont au pas... et les femmes, quand elles sont jolies...

HORTENSUS.

Où, mon officier !..

SULPICE.

Sergent !.. Et quant à ceux qui s'embusquent dans leurs bois, dans leurs montagnes, pour continuer la guerre, puisqu'ils ne veulent pas être Bavares... ils n'ont qu'à se faire Français... C'est dans la proclamation... à ce qu'on m'a dit... car je ne l'ai pas lue... et pour cause... Adieu ! volte-face, et bon voyage !..

HORTENSUS.

Merci, mon officier !..

SULPICE, brusquement.

Sergent !..

HORTENSUS, à part, étouffé.

Ah ça ! pourquoi diable m'appelle-t-il sergent... Ce sont de braves gens, si vous voulez... mais ils ont des figures...

SULPICE.

Tu dis ?..

HORTENSUS.

Rien, mon officier... rien que de très flatteur pour vous... Je cours prévenir madame la Marquise... (A part, en sortant.) Allons voir si la chaise de poste est en sûreté.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

SULPICE, puis MARIE.

SULPICE, regardant à droite.

Qui est-ce qui nous arrive-là ?.. les camarades ! sans doute... Eh non c'est Marie, notre enfant... la perle, la gloire du vingt-unième... J'espère que cette figure-là n'aurait pas fait fuir les autres !..

Des.

SULPICE, la voyant arriver.

La voilà ! la voilà... mordu qu'elle est gentille !..

Est-il heureux, le régiment

Qui possède une telle fille !..

MARIE, avec transport.

Mon régiment !.. J'en suis fière vraiment !..

C'est lui, dont l'amitié sincère

A veillé sur mes jeunes ans...

SULPICE, avec joie.

N'est-ce pas ?..

MARIE.

C'est lui seul qui m'a servi de père !..

Et de famille, et de parents !..

SULPICE.

N'est-ce pas ?..

MARIE.

Aussi, sans flatterie,

Ja crois que je lui fais honneur !..

SULPICE, la montrant.

Où, comme un ange elle est jolie !..

MARIE, avec énergie.

Et comme un soldat, j'ai du cœur !

Au bruit de la guerre,

J'ai reçu le jour...

A tout, je préfère

Le son du tambour,

Sans crainte, à la gloire.

Je marche soudain...

Patrie et victoire,

Voilà mon refrain !

SULPICE, avec orgueil.

C'est pourtant moi, je le confesse,

Qui l'élevai comme cela...

Jamais, jamais une duchesse,

N'aurait de ces manières-là !

ENSEMBLE.

MARIE.

SULPICE.

Au bruit de la guerre, Au bruit de la guerre,

J'ai reçu le jour !.. Elle a reçu le jour !..

A tout, je préfère, Et son cœur préfère,

Le son, etc... La son, etc...

SULPICE, à Marie.

Quel beau jour, quand la providence,

Enfant, te jeta dans nos bras !..

Quand tes cris rompaient le silence

De nos camps et de nos bivouacs !..

MARIE.

Chacun de vous, en tendre père,

Sur son dos me portait gaiement !

Et j'avais, fille militaire,

Pour berceau, votre fournaiment !

SULPICE.

Où tu dormais paisiblement...

MARIE.

Où je dormais complètement.

TOUS LES DEUX.

Au doux bruit du tambour battant !

MARIE.

Mais, maintenant que je suis grande,

Comme on a la main au bonnet !

SULPICE.

C'est la consigne... on recommande,

A tous les pères, le respect !..

MARIE.

Aux jours de fête ou de ravage

On me retrouve au champ d'honneur !

SULPICE.

Aux blessés rendant le courage...

On serrait la main du vainqueur !

MARIE.

Et puis le soir, à la cantine,

Qui vous ranime par son chant ?..

SULPICE.

Qui nous excite et nous lutine ?..

Grégoire !.. c'est encore notre enfant !..

MARIE.

J'nis, au régiment, voyant faire

Mes preuves de camaraderie.

On m'a fait passer vivandière,

SULPICE.
Nommée à l'unanimité !...
TOUS LES DEUX.
Oui, mortel ! Je suis vivandière,
elle est
Nommée à l'unanimité !

MARIE, avec énergie.
Oui, je le crois, à la bataille,
S'il le fallait, je marcherais !

SULPICE.
Elle marcherait !

MARIE, de même.
Oui, je braverais la mitraille,
Et comme vous, je me battrais !

SULPICE.
Elle se battrait !

MARIE.
On dit que l'on tient de son père.
Je tiens du mien !

SULPICE, avec joie.
Elle tient du mien !

MARIE.
Comme à lui, la gloire m'est chère !
Je ne crains rien !

SULPICE.
Elle ne craint rien !

MARIE.
En avant ! en avant !
C'est le cri du régiment !

TOUS LES DEUX.
En avant ! en avant !
C'est le cri du régiment !

ENSEMBLE.

MARIE.	SULPICE.
Au bruit de la guerre,	Au bruit de la guerre,
J'ai reçu le jour !	Elle a reçu le jour !
A tout, je préfère,	Et son cœur préfère,
Etc...	Etc...

MARIE.
Eh bien ! à la bonne heure, mon ancien... te
voilà plus gai qu'hier !..

SULPICE.
Comment, plus gai ?.. Mais je le suis tou-
jours !..

MARIE.
Oh ! toujours !.. j'ai bien vu qu'hier on es-
sayait une larme... on passait sa main sur ces
vieilles moustaches... ce qui est signe d'orage...
Il y avait là du chagrin...

SULPICE.
Un peu, c'est vrai !.. j'avais le cœur serré
comme le soir d'une bataille, quand on compte
les amis qu'on a perdus... Je me rappelais, qu'il
y a douze ans, à pareil jour, je traversais ces
mêmes montagnes avec de braves camarades
qui n'y sont plus... De ce temps-là, vois-tu,
Marie, il ne reste plus que moi... (Lui tendant la
main.) Et toi !..

MARIE.
Comme ça, nous sommes les deux plus vieux
grenadiers du régiment !..

SULPICE.
Je m'y vois encore... Les Autrichiens fuyaient
devant nous... la route était couverte de cais-

sons brisés... de paysans qui demandaient
grâce !.. tout-à-coup, dans la foule, comme les
pieds des chevaux, nous apercevons un enfant
abandonné qui semblait nous sourire et nous
tendre ses petites mains...

MARIE.
C'était moi !..

SULPICE.
Mes amis, nous cria un vieil officier qui était
à notre tête... Il est resté à Eylau celui-là !..
« Mes amis, c'est le ciel qui nous donne cet en-
fant... il sera le nôtre... » et il l'élevait dans ses
bras... nous agitions nos schakos au bout de
nos fusils, en répétant : « oui ! oui !.. notre en-
fant... » et le régiment l'adopta... et tu fus bap-
tisée sur le champ de bataille... ou nous t'avions
trouvée... et voilà comme tu es devenue la fille
du vingt-unième.

MARIE.
La fille du régiment...

SULPICE.
Élevée avec nos économies... une retenue
sur la paie de chaque mois... aussi, l'éducation
est soignée, quoique tu sois un peu gâtée, et
que tu nous mènes comme le tambour... n'im-
porte ! obéissance passive... ça se transmet de
grenadier en grenadier... les soldats s'en vont,
mais le régiment reste... et les conscrits qui
nous arrivent le disent, en défilant devant toi,
la main au bonnet : Bonjour, ma fille !..

MARIE, faisant le même geste.
Et je leur réponds : Bonjour, mon père !..

SULPICE.
Au fait, tu n'en as pas d'autre !.. Il n'y a pas
eu moyen de découvrir ton pays, ta famille, mal-
gré la lettre ambiguë que nous avions
trouvée auprès de toi, et qui a passé dans mon
sac, à poste fixe...

MARIE.
Mon bon Sulpice !..

SULPICE.
Aussi, nous remplirons à ton égard, tous les
devoirs de la paternité... Et quand ton cœur
aura pris sa feuille de route... ton père s'assem-
blera en masse, et s'occupera de ton établisse-
ment.

MARIE.
Oh ! ça ne presse pas !..

SULPICE.
Comme tu me dis ça !.. Est-ce que par ha-
sard, les camarades auraient raison ?..

MARIE, troublée.
Les camarades...

SULPICE, l'examinant.
Ils racontent, que depuis quelque temps, tu
sors seule de la cantine, que tu sembles les évi-
ter... et qu'au dernier campement, ils ont vu
quelqu'un te quitter brusquement, comme ils
arrivaient... Mais, ce n'est pas vrai, n'est-ce
pas ?..

MARIE.
Si fait !.. et je ne veux rien te cacher...

SULPICE.
Vlà que j'ai le frisson !..

MARIE.
Que veux-tu ?.. on n'est pas maître des ren-

contres... Figure-toi, qu'un matin, je m'étais écartée du camp... je courais de rocher en rocher, pour me faire un bouquet... Voilà que j'aperçois une fleur... oh! la jolie fleur!.. Je l'ai gardée, elle est là!.. toujours là... Tout à-coup, mon pied glisse... je pousse un cri, et je tombe!..

SULPICE.

Ah! mon Dieu!..

MARIE.

Dans les bras d'un jeune homme qu'on trouvait là...

SULPICE.

Dans les bras d'un jeune homme!..

MARIE.

Mais, écoute donc!

SULPICE.

Une jeune fille ne doit tomber que dans les bras de son père.

MARIE.

Dam! je ne pouvais pas rester en l'air, en attendant le régiment.

SULPICE.

C'est juste!.. Et ce jeune homme était?..

MARIE.

Très gentil.

SULPICE.

J'en étais sûr... c'est toujours comme ça dans les rencontres... Mais, son grade, son état, son pays?..

MARIE.

Tyrolien... partisan, à ce qu'il m'a dit depuis..

SULPICE.

Tu l'as donc revu?

MARIE.

Est-ce que je pouvais faire autrement! Dès que je sortais du camp pour aller aux provisions, je le trouvais sur mes pas; le matin, le soir, il était là... me suivant, me guettant... et toujours si respectueux, le pauvre garçon... à peine s'il osait me regarder en parlant!

SULPICE, s'oubliant.

En voilà un imbécille!.. (Se reprenant.) Non, non... du tout, au contraire... C'est très bien... c'est-à-dire, c'est très mal à toi de fréquenter un ennemi... un de ces maudits tirailleurs, qui, j'en suis sûr, s'embusquent dans leurs buissons, et nous tirent au gîte comme des lapins!

MARIE.

Oh! quant à lui, je répondrais bien qu'il en est incapable... il a l'air si bon, si honnête, si doux!

SULPICE.

Peste! notre fille, comme tu le défends!.. Tu m'as joiment l'air de passer à l'ennemi avec armes et bagages.

MARIE, tristement.

Ne crains rien... c'est fini... nous nous sommes quittés, il y a deux jours. Quand le régiment s'est remis en marche, il m'a fait ses adieux... (Très émue.) Et nous ne nous verrons plus!..

SULPICE.

Eh bien! tant mieux, morbleu! Est-ce que tu es faite pour être aimée d'un étranger, d'un ennemi?.. une fille comme toi peut prétendre aux plus hauts partis. Quand on a l'honneur de posséder un père comme le tien... un père compo-

sé de quinze cents héros... d'ailleurs, tu ne dois épouser que l'un de nous... un brave du 21^e, c'est promis.

MARIE.

Oui, oui, c'est juré. Tu as raison... je m'y suis engagée... c'est bien le moins, pour reconnaître vos soins, votre affection!.. Et puis, est-ce que je pourrais vous quitter! Allons, n'y pensons plus... Mais, c'est égal... c'est dommage... Il était gentil, notre ennemi.

SULPICE.

Qu'est-ce que j'entends là?

MARIE.

Ce sont les autres qui viennent nous chercher... Je cours eulover ma cantine. (A Sulpice.) Adieu, mon père!..

SULPICE.

Adieu, ma fille!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOLDATS, TONIO.

CHOEUR, poussant TONIO.

Allons, allons, marche à l'instinct!..

Tu rôdais près, ce potre camp!

MARIE, redressant la tête, en apercevant Tonio.

Qu'ai-je vu, grand Dieu! le voici!

CHOEUR.

Qu'on l'entraîne!

MARIE.

Arrêtez!..

(A Sulpice.)

C'est lui!

SULPICE, à Marie.

Eh! quoi, c'est l'étranger qui t'aime!..

TONIO, à part, regardant Marie.

Ah! pour mon cœur, quel trouble extrême!

MARIE, bas à Tonio.

Qui vous amène parmi nous?..

TONIO, bas, avec passion.

Puis-je y chercher d'autres que vous!..

CHOEUR, l'entraînant.

C'est un traître..

Qui, peut-être,

Vient connaître

Nos secrets...

Qu'il périsse!..

La justice

Est propice

Aux Français!

MARIE, se précipitant au milieu d'eux.

Un instant, mes amis, un instant, je vous prie...

CHOEUR.

Non, non... pas de quartier... pour les traîtres, la mort!

MARIE, avec énergie.

Quoi! la mort à celui qui m'a sauvé la vie!..

CHOEUR.

Que dit-elle?... est-il vrai?... Ce mot change son sort.

CHANT.

MARIE.

Un soir, au fond d'un précipice.

J'allais tomber, sans mon secours;

Il m'a sauvée en exposant ses jours.
Voulez-vous encor qu'il périsse?..

LE CAPORAL.

Non, vraiment, s'il en est ainsi.
Le camarade est notre ami!..

TONIO, tendant la main aux soldats.

(à part.)

Je le veux bien!.. Car, de cette manière,
Je puis me rapprocher de celle qui m'est chère.

SULPICE.

Allons, allons... pour fêter le sauveur
De votre enfant, de notre fille!..
Buvons, trinquons, à son libérateur!
Un tour de rhum : c'est fête de famille.

(A Marie, pendant que les soldats s'apprêtent à boire.)

ENSEMBLE.

SULPICE.

Pauvre enfant, quelle ivresse
S'empare de son cœur!
Cette folle tendresse
Doit faire son malheur!

TONIO ET MARIE.

Quel instant plein d'ivresse!
Ah! je sens, à mon cœur,
Que sa seule tendresse
Peut faire mon bonheur!

SULPICE, à Tonio.

Allons! trinquons à la Bavière,
Qui va devenir ton pays!

TONIO, avec force.

Jamais! jamais!.. plutôt briser mon verre!..

CHOEUR.

Que dit-il?..

TONIO.

A la France! à mes nouveaux amis!

CHOEUR.

A la France! à la France!.. à tes nouveaux amis!

SULPICE à Marie.

Pour que la fête
Soit complète,

Tu vas nous dire, mon enfant,
Notre ronde du régiment!

CHOEUR, entrant Marie.

Écoutez, écoutons le chant du régiment!

RONDE.

MARIE.

Premier couplet.

Chacun le sait, chacun le dit,
Le régiment par excellence,
Le seul à qui l'on fait crédit
Dans tous les cabarets de France...
Le régiment, en tout pays,
L'effroi des amans, des maris...
Mais de la beauté bien suprême!
Il est là, morbleu!
Le voilà, corbleu!
Le beau Vingt-et-unième!

CHOEUR, reprenant.

Le régiment, en tout pays,
L'effroi des amans, des maris...
Etc... etc...

TONIO.

Vive le Vingt-et-unième!

MARIE.

Deuxième couplet.

Il a gagné tant de combats,
Que notre empereur, on le pense,
Fera chacun de ses soldats,
A la paix, maréchal de France!
Car, c'est connu... le régiment
Le plus vainqueur, le plus charmant,
Qu'un sexe craint, et que l'autre aime,
Il est là, morbleu!

Le voilà, corbleu!

Le beau Vingt-et-unième!

CHOEUR, reprenant.

Où, c'est connu, le régiment
Le plus vainqueur, le plus charmant,
Etc... etc...

(On entend le tambour.)

SULPICE aux soldats,

C'est l'instant de l'appel!.. en avant!
Et ne plaisantons pas avec le régiment.

MARIE et TONIO, avec joie.

Ils s'en vont!

SULPICE, à Tonio.

Toi, garçon... hors d'ici!..

MARIE, s'écroulant.

Il est mon prisonnier, et je réponds de lui!

SULPICE entre ras.

Moi, je n'en réponds pas... Allons, suivez-les, l'ami!

(Deux soldats font sortir Tonio par le fond.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dès que l'appel sonne,
On doit obéir.
Le tambour résonne,
Vite, il faut courir;
Mais, en temps de guerre,
Narguons le chagrin...
Nous ne sommes guère
Sûrs du lendemain!

(Sulpice le Caporal et les Soldats, sortent tous avec Tonio.)

SCÈNE V.

MARIE, puis TONIO.

MARIE, seule.

Ils l'ont emmené... Moi, qui aurais tant voulu
couser avec lui... Pauvre garçon!.. s'exposer
ainsi pour me voir... Qu'est-ce que j'entends
là?.. (Apercevant Tonio, qui descend la montagne.)
C'est lui!.. ah! mon Dieu! comme il court!..

TONIO, accourant.

Me v'la, Mam'zelle... me v'la!..

MARIE.

Comment, c'est vous?.. Moi, qui croyais...

TONIO.

Que je le suivrais!.. J'en ai eu l'air... mais,
au détour du bois, à deux pas d'ici, j'ai disparu
avant qu'ils aient tourné la tête. Nous sommes
agiles, voyez-vous, mam'zelle, dans ce pays-ci...
d'autant plus, que je n'ai pas risqué de me faire
tuer par vos Français, pour venir faire la con-
versation avec eux... Ils ne sont déjà pas si al-
mables... le vieux surtout, qui vous a une figure
que je ne peux pas souffrir...

MARIE.

C'est mon père !..

TONIO.

Le vieux ?.. Alors, je me trompais... c'est le petit qui était là...

MARIE, souriant.

C'est encore mon père !..

TONIO, stupéfait :

Ah bah !.. Alors, c'est les autres...

MARIE.

C'est toujours mon père...

TONIO.

Ah ça ! vous en avez donc un régiment ?..

MARIE.

Juste !.. le régiment... mon père adoptif... je leur dois un état, une éducation soignée... Il n'y a pas de fille plus heureuse que moi !..

TONIO.

Vrai ?.. Oh ! alors, Mam'zelle, se sont de braves gens... et je vais les aimer à votre intention... Mais c'est égal... sans vous, tout à l'heure...

MARIE.

Mais aussi, pourquoi veniez-vous ainsi près de notre camp... puisque nous nous étions dit adieu... puisque nous ne devons plus nous revoir...

TONIO.

Hélas ! Mam'zelle... je le croyais... je le voulais même... car, enfin, vous êtes Française, je suis Tyrolien... Mais hier, quand j'ai entendu votre régiment se remettre en marche... quand j'ai pensé que vous quittiez le pays... peut-être pour toujours... je n'y ai pas tenu... je me suis sauvé... j'ai couru sur vos traces... et me voilà !..

MARIE.

Mais enfin, M. Tonio... qu'est-ce que vous me voulez ?.. qu'est-ce que vous venez faire ici ?..

TONIO.

Je viens vous dire que je vous aime... que je n'aimerai jamais que vous... et que je mourrais plutôt que de vous oublier ou de vous perdre...

Duo.

MARIE, à Tonio.

Quoi ! vous m'aimez ?..

TONIO.

Si je vous aime !..

Écoutez !.. écoutez !.. et jugez vous même.

MARIE, souriant

Voyons, écoutons !

Écoutez, et jugeons !..

TONIO.

Depuis l'instant où, dans mes bras,
Je vous reçus toute tremblante,
Votre image douce et charmante,
Nuit et jour, s'attache à mes pas...

MARIE.

Mais, Monsieur, c'est de la mémoire,
De la mémoire... et voilà tout !..

TONIO.

Attendez... attendez... vous n'êtes pas au bout !
A mes aveux vous allez croire !..

MARIE.

Voyons, écoutons !

Écoutez, et jugeons !

TONIO.

Le beau pays de mon enfance,
Les amis que je chérisais...
Ah ! pour vous, je le sens d'avance,
Sans peine, je les quitterais !..

MARIE.

Mais une telle indifférence
Est très coupable assurément !

TONIO, avec feu.

Et puis enfin, de votre absence,
Ne pouvant vaincre le tourment,
J'ai bravé, jusqu'en ce camp,
Le coup d'une balle ennemie...

MARIE.

Ah ! je le sais... et c'est affreux...
Quand on aime les gens, pour eux,
L'on conserve son existence...

ENSEMBLE.

TONIO à part.

A cet aveu si tendre,
Non, son cœur, en ce jour,
Ne peut pas se défendre,
Car c'est là de l'amour !

MARIE à part.

De cet aveu si tendre,
Non, mon cœur, en ce jour,
Ne peut pas se défendre,
Car c'est là de l'amour !

TONIO, à Marie.

Vous voyez bien que je vous aime !
Mais j'aime seul...

MARIE.

Jugez vous même !

TONIO.

Voyons, écoutons !
Écoutez, et jugeons !

MARIE.

Long-temps coquette, heureuse et vive,
Je risais d'un adorateur...
Maintenant, mon âme pensive,
Sent qu'il est un autre bonheur !

TONIO, avec joie.

Très bien ! très bien !

MARIE.

J'ai aimé la guerre,

Je détestais nos ennemis...
Mais, à présent, je suis stoïque,

(Le regardant.)

Pour l'uo d'eux, hélas ! je frémis !

TONIO.

De mieux en mieux !

MARIE.

Et du jour plein d'alarmes,
Où, ranimant mes sens, au parfum d'une fleur,
Je la sentais humide de vos larmes...

TONIO.

Eh bien ?..

MARIE, baissant les yeux.

La douce fleur, trésor rempli de charmes,
Depuis ce jour, n'a pas quitté mon cœur !

ENSEMBLE.

TONIO.

De cet aveu si tendre,
Non, son cœur, en ce jour, eir.

MARIE.

De cet aveu si tendre..
Non, son cœur, en ce jour, eir.

TONIO.

Oui, je t'aime, Marie...
Je t'aime, et pour toujours!..
Plutôt perdre la vie
Que perdre nos amours!

ENSEMBLE.

MARIE.

Sur le cœur de Marie..
Tonio, compte toujours!..
Plutôt perdre la vie
Que perdre nos amours!

TONIO.

Oui, je t'aime, Marie..
Je t'aime, et pour toujours!..
Plutôt perdre la vie
Que perdre nos amours!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SULPICE.

SULPICE, les surprenant au moment où Tonio
embrasse Marie.

Ah! mille yeux!.. qu'est-ce que je vois là?..
encore le Tyrolien!..

MARIE.

Sulpice!..

TONIO.

Ne faites pas attention, Mam' elle... puisque
je vous aime... puisque vous m'aimez!..

SULPICE, prenant Tonio par le bras.

C'est ça... ne vous dérangez pas... on a le
temps!..

MARIE.

Eh bien! quand tu gronderas... ce pauvre
garçon ne faisait rien de mal, au contraire...

SULPICE, entre eux.

Excusez... un baiser!..

MARIE, naïvement.

Rien qu'un!..

SULPICE.

Que ça?..

TONIO, s'avançant.

Alors, je vas en prendre un autre!..

SULPICE, l'arrêtant.

Demi-tour à droite, gouscrit!..

TONIO.

Mais, monsieur le soldat, puisque je t'aime...

SULPICE.

Et qu'est-ce qui te l'a permis?..

TONIO.

Mais, c'est elle!..

SULPICE.

Eh!.. ça ne se peut pas, morbleu!.. Marie
ne peut permettre de t'aimer qu'à un des
nôtres... à un brave du vingt-unième, c'est con-
venu... elle me l'a juré encore tout à l'heure, à

moi-même, en personne... il n'y a pas à en re-
venir!..

TONIO.

Comment, Mam'zelle... il serait vrai?..

MARIE.

Oui, Tonio... j'ai promis de n'épouser qu'un
des nôtres, si je ne mariais jamais... mais ras-
surez-vous... je ne me marierai pas... j'y suis
décidée... je resterai libre... et comme ça, per-
sonne n'aura rien à me reprocher... ni le droit
de me rendre malheureuse!..

TONIO.

Du tout, Mam'zelle... vous vous marierez... et
avec moi, encore!..

SULPICE.

Suffit!.. assez causé!..

TONIO, courant à elle.

Oh! vous ne me ferez pas peur, vous!..
Laissez donc, Mam'zelle... il à beau dire, si vous
m'aimez, il n'est pas votre père à lui tout seul...
et si les autres me donnent leur consentement...
il sera bien obligé d'en passer par là... Adieu!
je ne vous dis que ça!.. (Il sort.)

SCÈNE VII.

SULPICE, MARIE.

SULPICE.

En voilà, un audacieux!.. me braver en face...
moi, Sulpice Pingot, dit le Grogneur... que sa
majesté l'Empereur et roi à décoré du grade
éminent de sergent, sur le champ de bataille...

MARIE.

En tout cas, ça t'est pas pour ton amabilité...

SULPICE.

On ne donne pas de chevrons pour ça!..
mais quant à ce maudit Tyrolien, qui veut l'en-
lever à ton régiment, à tes amis... s'il rôde en-
core par ici... arrêté comme partisan, et fusillé
incontinent!..

MARIE.

Quelle horreur!.. c'est affreux, ce que tu me
dis là... c'est d'un mauvais cœur... d'un mé-
chant soldat...

SULPICE.

Un méchant soldat!..

MARIE.

Oui, morbleu!.. d'un envieux... d'un tyran...
et si le régiment pense comme toi... eh bien!
je te quitterai, je vous quitterai tous... et sans
regret encore... car enfin, je suis libre, moi!..

SULPICE.

Ca n'est pas vrai!..

MARIE.

Je suis ma maîtresse!..

SULPICE.

C'est ce que nous verrons!

MARIE.

Eh bien! tu le verras! je m'en irai... je chan-
gerai de régiment... il n'en manque pas dans
l'armée, Dieu merci!.. Et je suis sûre que du
moins, j'y trouverai des camarades plus aim-
ables, et surtout plus généreux que toi!..

(Elle sort vivement.)

SULPICE, la rappelant.

Marie! Marie!.. (Avec colère.) Donnez donc de l'éducation à vos enfants!.. Mille r'yeux! une fille que nous avons élevée, qui nous appartient!.. elle nous quitterait, l'ingrate!.. Ah! bien oui, si elle croit qu'on change de père comme ça!..

SCÈNE VIII.

SULPICE, LA MARQUISE, HORTENSIOUS.

HORTENSIOUS, montrant Sulpice à la Marquise.

Voilà l'officier français en question... N'ayez pas peur... Il est fort laid, mais très aimable!..

LA MARQUISE, tremblant.

Vous en êtes sûr, Hortensious... Rien que l'habit me fait mal aux nerfs!..

SULPICE, à lui-même.

C'est pourtant ce blanc-ber-là qui lui tourne la tête, qui lui fait manquer de respect aux anciens... Mais, au fait, c'est un insurgé; je le fais arrêter, je l'envoie à l'inspruck, et dans les vingt-quatre heures, fusillé!..

LA MARQUISE, effrayée.

Ah! mon Dieu!..

HORTENSIOUS, de même, à la Marquise.

Il a dit: Fusillé!.. (Présentant la Marquise à Sulpice.) C'est Madame la Marquise qui demande à vous parler.

SULPICE.

Ah! c'est madame... (A part.) Ils ont de drôles de têtes dans ce pays-ci!

LA MARQUISE.

Oui, monsieur le capitaine!..

SULPICE.

Merci! (A part.) Ils me font monter en grade diablement vite, ces gens-là!

HORTENSIOUS.

Voici ce que c'est, Madame la...

SULPICE, prenant le milieu.

Silence dans les rangs!.. Madame se faisait l'honneur de me dire...

LA MARQUISE.

Monsieur le capitaine...

SULPICE, à part.

Elle y tient! (Haut.) Allez toujours... il n'y a pas de mal, au contraire!..

LA MARQUISE.

J'allais partir pour continuer ma route...

HORTENSIOUS.

Madame la Marquise ne faisait que passer...

SULPICE.

Silence dans les rangs!

LA MARQUISE.

Renonçant à mon voyage, je voulais retourner dans mon château, où l'on est soigné à la Bavière et à la France... mais nos montagnes sont remplies de soldats... et j'ai peur!

SULPICE.

Vous êtes bien bonne, madame la Marquise!

HORTENSIOUS.

Vous êtes tous des braves! on ne craint rien de vous... Mais quelquefois!

SULPICE.

Silence dans les... (A part.) Il est très bavard, le vieux.

HORTENSIOUS, à part.

Diab! d'homme! pas moyen de placer un mot!..

LA MARQUISE.

J'ai donc pensé que les Français, étant aussi galans que braves, vous ne refuseriez pas de me faire protéger, par quelques-uns de vos soldats, jusqu'à mon château.

SULPICE.

A combien d'ici?

LA MARQUISE.

Une petite lieue, tout au plus... De cette montagne, on peut apercevoir les tours de Berkenfield.

SULPICE, étonné.

De Ber...

HORTENSIOUS.

Kenfield!..

SULPICE, surpris.

Permettez, madame la Marquise... votre château, vous le nommez?

LA MARQUISE.

Eh! mais, du même nom que moi!

SULPICE, avec étonn.

Vous! sacrebleu! il se pourrait!.. Ah! pardon, c'est que ce nom-là... Il y a des choses qui coupent la respiration... Ber...

HORTENSIOUS.

Berkenfield! C'est un beau nom!..

SULPICE.

Eh! que le diable l'emporte!.. Je n'ai jamais pu le prononcer de ma vie... Mais je l'ai bien retenu... C'est donc un nom, un château. Voilà ce qu'on ne pouvait pas deviner... D'ailleurs, comment supposer!..

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

SULPICE, à lui-même.

Et puis, quel rapport entre ce nom-là et celui de Robert!

LA MARQUISE.

Plait-il? le capitaine Robert?..

SULPICE.

Capitaine, c'est possible! un Français!.. Vous l'avez connu?

LA MARQUISE, vivement.

Beaucoup, monsieur!.. (Se reprenant.) C'est-à-dire, non pas moi... mais une personne de ma famille!..

SULPICE.

Une cousine... une tante... une sœur?

LA MARQUISE, vivement.

Ma sœur... oui, monsieur... c'était ma sœur!

SULPICE.

Et cette sœur, elle existe encore?..

LA MARQUISE.

Elle n'existe plus!.. Mais de son mariage avec ce Français, il naquit un enfant...

SULPICE, vivement.

Une fille!..

LA MARQUISE.

Comment savez-vous?.. En effet, une pauvre enfant que le capitaine m'adressait avant de mourir... Il y a de cela douze ans... mais le vieux serviteur à qui elle fut confiée, surpris dans la

panique de Merau, y perdit la vie... Et la seule héritière de ma fortune et de mon nom...

SULPICE.

Votre nièce ?

HORTENSUS.

Qui serait baronne aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Perdue, abandonnée, écrasée dans la foule... morte, la pauvre enfant !

SULPICE.

Sauvée !... sauvée, M^{me} de Krikenfeld ! sauvée ! grâce à nous !...

LA MARQUISE.

Il se pourrait !... Ah ! mon Dieu ! monsieur, soutenez-moi !...

SULPICE.

Mille tonnerres !... c'est que j'ai de la peine à me soutenir moi-même.

HORTENSUS, passant à la Marquise.

Et vous êtes sûr ?...

SULPICE.

Sauvée, vous dis-je ! par de braves gens, qui n'ont pas demandé si elle était française ou ennemie... qui l'ont élevée, nourrie, soignée, la pauvre petite !...

LA MARQUISE.

Vous la connaissez donc ?

SULPICE.

Si je la connais !...

HORTENSUS.

Elle est loin d'ici ?

SULPICE.

A deux pas !...

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur ! rendez-moi ma nièce, mon enfant... Conduisez-moi près d'elle... Car vous avez la preuve, n'est-ce pas ?

SULPICE.

La preuve ! (Allant ouvrir son sac.) Elle est là, dans mon sac... Une lettre que je n'ai jamais pu lire... Mais, les autres, les savans prétendent qu'avec ça, l'on ne doutera pas de ce qu'est notre Marie...

LA MARQUISE, le suivant.

Marie !... Il l'appelle Marie !... Mais encore un mot, monsieur... Cette enfant, est-elle digne de moi... de son nom... du nom de Berkenfeld ?...

SULPICE, cherchant toujours.

De Berkel... Je crois bien !...

LA MARQUISE.

Elle a été élevée...

SULPICE.

Parfaitement ; je m'en flatte !

HORTENSUS.

Dans des principes...

SULPICE.

Solides. Des vertus... et un ton excellent !

MARIE, paraissant au fond.

Ah ! corbleu ! ou-làs soif, ces gaillards-là !

SCENE IX.

LES MÊMES. MARIE.

SULPICE, à part.*

La voilà !

HORTENSUS, qui a entendu Marie.

Comme ça jure, ces femmes-là !

MARIE, s'approchant de Sulpice, qui lui tourne le dos.

Il me boude ! mais, au fait, c'est un ancien, c'est à moi de faire les avances... (Lui tendant la main.) Sulpice... mon ami...

SULPICE, froidement.

l'fait-il ?...

MARIE.

Allons, faisons la paix !... Tu sais si je vous aime tous, et si Marie voudrait jamais vous quitter...

LA MARQUISE.

Marie, dit-elle... Marie... ce serait...

HORTENSUS, à part.

Cette fille-là, une baronne !...

LA MARQUISE, bas à Sulpice.

La lettre, monsieur... la lettre ?

SULPICE.

La voilà. (La Marquise la lit des yeux.)

MARIE, à Sulpice.

Eh bien ! tu m'en veux encore... tu détournes les yeux...

SULPICE.

Non, mon enfant... non, j'en t'en veux pas... Mais tu seras toujours une bonne fille... tu ne nous oublieras pas...

MARIE.

Vous oublier ! moi, mes seuls amis ! ma seule famille !...

SULPICE.

Ta famille... tu en as une autre, Marie... une grande, bien noble, bien riche...

MARIE.

Comment, j'aurais encore des parens... des vrais parens ?... Ah ! ne te fâche pas, mais cette idée-là, vois-tu... c'est malgré soi... ça fait plaisir !...

LA MARQUISE, à Sulpice.

J'ai tout lu, monsieur... Cette lettre est bien du capitaine Robert.

MARIE.

Qu'est-ce que dit donc cette dame ?

SULPICE.

Elle dit... elle dit, mon enfant... que tu es sa nièce, et que voilà ta tante !...

(Il la pousse dans les bras de la Marquise.)

MARIE, avec explosion.

Ma tante ! vous êtes ma tante !... Ah ! sacrebleu ! j'en suis bien aise !...

LA MARQUISE.

Ah ! mon Dieu ! elle jure...

HORTENSUS, à part.

O ciel ! quelle éducation !...

SULPICE.

Oui, madame la Marquise... Marie, notre enfant, que nous avons adoptée au milieu de la bagarre... Le moyen de retrouver sa famille, avec ça... En attendant, elle était orpheline,

* Marie, Sulpice, la Marquise, Hortensius.

abandonnée... Il lui faisait un protecteur, un père... et nous étions là!..

LA MARQUISE.

C'est bien! vous êtes de braves gens, vous et vos camarades... Je ne l'oublierai pas.

MARIE.

Je vas vous présenter mon père... le régiment tout entier... (Montrant Sulpice.) En voilà déjà un échantillon... hein?.. il est gentil... (Tirant ses moustaches.) Un peu grognard, pourtant!..

LA MARQUISE.

Certainement... ils auront des marques de ma reconnaissance... plus tard... (Bas à Hortensius.) Il faut l'enlever à ces gens-là!..

HORTENSIOUS, de même.

Le plus vite possible!..

LA MARQUISE.

Hortensius, demandez des chevaux à l'instant.. il me tarde d'embarquer ma nièce dans le château de ses ancêtres...

MARIE.

Comment! au château!.. et mes camarades... et ma cantine?..

LA MARQUISE.

Il ne s'agit plus de cela, mon enfant... il faut que vous repreniez désormais le titre et le rang qui vous conviennent... et vous allez me suivre à l'instant...

HORTENSIOUS.

Sans doute!..

MARIE.

Vous suivre!.. les abandonner... mes amis... mes bienfaiteurs!..

LA MARQUISE.

Je le désire... et au besoin, je le veux!..

MARIE.

Et de quel droit, donc, Madame?..

LA MARQUISE, avec émotion.

De celui que votre malheureux père m'a donné sur vous, en mourant!..

M. MARIE.

Mon père!..

LA MARQUISE.

Lisez ce qu'il m'écrivait... et songez-y, Marie, un pareil vœu doit être sacré...

(Elle lui donne la lettre.)

MARIE, lisant.

« Madame, demain on se bat... demain, peut-être, je ne serai plus... je remets en vos mains ma fille, qui n'a que vous au monde, pour soutien... puisse-t-elle vous payer, en vous obéissant, comme la plus tendre fille, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi... puisse-t-elle un jour être digne de sa famille... et vous faire oublier les torts de son père qui la hénit... ROBERT! » (Attendant à la Marquise.) Ah! Madame...

SULPICE, ému à Marie.

Allons! du courage... il le faut!

MARIE.

Eh bien! oui... je partirai... mais vous viendrez tous avec moi... tous!..

HORTENSIOUS.

Miséricorde!.. un régiment!..

LA MARQUISE.

Où, plus tard, nous verrons... venez, ma nièce...

MARIE.

Oh! non... je ne m'éloigne pas ainsi... je veux les revoir... leur faire mes adieux... mais en ce moment... je n'en aurais ni le courage... ni la force!..

(Sulpice va au fond parler à un tambour qui paraît.)

LA MARQUISE.

Venez, mon enfant... venez... là, un instant, dans cette chaumière...

SULPICE.

En attendant le retour des camarades... et tandis que le vieux ira commander les chevaux de Madame...

LA MARQUISE.

Hâtez-vous, Hortensius!..

SULPICE.

Hâte-toi, Hortensius!..

HORTENSIOUS, à part.

Eh bien! à la bonne heure... il ne m'appelle plus sergent!..

(Marie et Sulpice rentrent dans la chaumière, Hortensius sort du côté opposé.)

SCÈNE X.

LES SOLDATS, accourant de tous côtés au bruit du tambour dont on entend un roulement prolongé.

FINALE.

CHOEUR très joyeux.

Rantanplan! rantanplan!
Quand le son charmant
Du tambour bruyant,
Nous appelle au régiment,
Chaque cœur, à l'instant,
D'un doux battement,
A ce roulement
Fait un accompagnement,
Rantanplan! rantanplan!
Plan!

Vive la guerre et ses alarmes!
Et la victoire et les combats!
Vive la mort, quand sous les armes
On la trouve en braves soldats!

CHOEUR.

Rantanplan! rantanplan!
Quand le son charmant, etc.

LE CAPORAL, regardant au fond.

Qui nous arrive là?.. eh! c'est le jenne payaan de ce matin... une nouvelle recrue... un nouveau soldat!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TONIO, avec la cocarde française à son bonnet.

CATATINE.

TONIO.

Ah! mes amis, quel jour de fête!
Je vais marcher sous vos drapeaux.

L'amour qui m'a tourné la tête,
 Désormais me rend un héros.
 Oui, celle pour qui je soupire,
 A mes vœux a daigné sourire,
 Et ce doux espoir de bonheur
 Trouble ma raison et mon cœur!

CHOEUR, chantant à l'envi.

Le camarade est amoureux!

TONIO.

Et c'est en vous seuls que j'espère.

CHOEUR.

Quel! c'est notre enfant que tu veux!

TONIO.

Donnez-la-moi, Messieurs son père.

CHOEUR.

Non pas... elle est promise à notre régiment!

TONIO.

Mais j'en suis, puisqu'en cet instant

Je viens de m'engager, pour cela seulement!

CHOEUR.

Tant pis pour toi!

TONIO.

Mais votre fille m'aime!

CHOEUR.

Se pourrait-il... quel! notre enfant!

TONIO, avec passion.

Elle m'aime, vous dis-je... ici, j'en fais serment!

(Les soldats se consultent entre eux.)

CHOEUR.

Que dire et que faire?

Puisqu'il a so plaisir.

Faut-il en bon père.

Ici, consentir?

Mais pourtant j'enrage,

Car c'est grand dommage

De l'unir avec

Un pareil blanc-bec!

TONIO.

Eh bien?

CHOEUR.

Si tu dis vrai, son père, en ce moment,

(Avec tristesse.)

Te promet son consentement...

TONIO avec transport.

Pour mon âme

Quel destin!

J'ai sa flamme

J'ai sa main!

Jour prospère!

Me voici

Militaire

Eh bien!

ENSEMBLE.

CHOEUR.

TONIO.

Puisqu'il a su plaire,

Il faut en bon père

Ici consentir, etc.

Pour mon âme

Quel destin!

J'ai sa flamme, etc.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SULPICE et MARIE sortant de la chaumière.

TONIO, à Sulpice.

Elle est à moi!... son père me la donne!...

SULPICE, avec amour.

Elle ne peut être à personne!

Qu'à sa tante, qui va l'emmenant ces lieux!

CHOEUR.

Emmener notre enfant! que dit-il donc, grands dieux!

TONIO.

L'emmenant loin de moi!... mais c'est un rêve affreux!

MARIE, se rapprochant des soldats.

ROMANCE.

Premier couplet.

Il faut partir!

Il faut, mes bons compagnons d'armes.

Désormais, loin de vous m'enfuir!

Mais par pitié cachez-moi bien vos larmes,

Vos regrets pour mon cœur, hélas! ont trop de charmes!

Il faut partir!

Deuxième couplet.

Il faut partir!

Adieu! vous que, dès mon enfance,

Sans peine, j'appels à chérir,

Vous, dont j'ai partagé les plaisirs, la souffrance,

Au lieu d'un vrai bonheur, on m'offre l'opulence,

Il faut partir!

TONIO, à Marie.

Eh bien! si vous partez, je vous suis...

SULPICE.

Non, vraiment!

N'es-tu pas engagé!...

MARIE.

Tonio!

TONIO.

Chère Marie!

MARIE.

Ce coup manquait à mon tourment...

Le perdre!... quand à lui je pouvais être unie!

CHOEUR.

O douleur! ô surprise!

Elle quitte ces lieux!...

Au diable! la marquise

Qui l'enlève à nos vœux!

Aux combats, à la guerre,

Près de nous, cette enfant

Est l'ange tutélaire

De notre régiment!

TONIO et MARIE, aparté.

Plus d'avenir! plus d'espérance!

Mon bonheur n'a duré qu'un jour!

Que faire, hélas! de l'existence,

Quand on perd son unique amour!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA MARQUISE sortant de la chaumière.

LA MARQUISE, à Marie.

Suis-moi! suis-moi... quittons ces lieux!

MARIE, aux soldats.

Mes chers amis; recevez mes adieux!

Ta main, Pierre!... Jacques, la dienne!

Et toi, mon vieux Thomas!

Et toi, mon brave Étienne

Qui tout enfant, me portais dans tes bras...

Embrasse moi, Sulpice!...

LA MARQUISE, avec indignation.
 Ah! quelle horreur, ma nièce!
 MARIE.
 Ils ont pris soin de ma jeunesse...
 De ces braves je suis l'enfant!
 CROCHET.
 C'est la fille du régiment!
 SULPICE, aux côtés.
 Allons, enfans, assez de larmes!..
 Pour votre fille, portez armes!
 Et puis, en route, à la grace de Dieu!

MARIE, entraine pour la Marquise.
 Adieu! adieu! adieu! adieu!
 CROCHET.
 Adieu! adieu!
 TENDU.
 Adieu, chère Marie!.. adieu!

(Les deux autres battent aux champs. — Les soldats prennent les armes à Marie, l'embrassent par le pèdre qui s'enfuit les yeux. — Marie, au fond du théâtre, leur fait un signe d'adieu, un plissement, tout ce que l'émotion, sur le devant de la scène, rejette en arrière et la fait le aux pieds avec desespoir. — Talbeau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon ouvrant, par trois portes au fond, sur une vaste galerie donnant sur le parc. Portes latérales. A droite, un clavecin. A gauche, une fenêtre et balcon.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LA DUCHESSE DE CRACKENTORP, elles sont assises; à gauche, UN NOTAIRE, devant une table, lisant un contrat de mariage.

LE NOTAIRE, lisant.

« Madame la duchesse de Crackentorp cède et abandonne au duc Scipion de Crackentorp, son neveu, son fier et sa baronnie rapportant dix mille florins de rente. »

Très bien!

LA DUCHESSE.

LA MARQUISE, au notaire.
 Écrivez, que de mon côté, j'avantage ma nièce de ma terre seigneuriale de Berkenfield.

LA DUCHESSE.

A merveille!..

LA MARQUISE, au notaire.

Nous sommes d'accord sur les autres clauses... faites en sorte, Monsieur le notaire, que le contrat de mariage soit prêt à être signé ce soir... (Saluant la duchesse.) Je ne veux pas retarder l'honneur que M^{re} la Duchesse daigne faire à ma famille...

LA DUCHESSE.

Ajoutez que Sa Majesté le désirait... et que sa volonté...

UN VALET, annonçant.

La voiture de madame la Duchesse!..

LA DUCHESSE, se levant.

A ce soir, madame la Marquise!..

LA MARQUISE.

A ce soir, madame la Duchesse!..

LA DUCHESSE, arrêtant la Marquise qui la reconduit.

Je ne souffrirai pas, madame la Marquise...

LA MARQUISE, insistant.

Permettez, madame la Duchesse!..

LA DUCHESSE, lui faisant la révérence.

Madame la Marquise!..

LA MARQUISE, de même.

Madame la Duchesse!..

(Elle sort, suivie du notaire.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, puis SULPICE.

LA MARQUISE, seule.

Enfin, la voilà mariée!.. mariée à l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne!.. Cent cinquante quartiers de noblesse!.. Si Marie n'est pas heureuse avec ça!

SULPICE, à la cantonnette.

C'est bien; pleurard!.. on y va!..

LA MARQUISE.

C'est vous, Sulpice!..

SULPICE.

Oui, madame la Marquise... votre vieil intention m'a dit que vous me demandiez.

LA MARQUISE, s'asseyant à gauche.

Approchez-vous... approchez-vous... je vous le permets.

SULPICE, à part.

Cette vieille femme-là m'intimide comme une première bataille!..

LA MARQUISE.

Vous êtes un brave homme, un bon soldat, Sulpice...

SULPICE.

Je crois, morbleu!.. (Se représentant.) Vous êtes bien bonnette, madame la Marquise!..

LA MARQUISE.

Depuis trois mois bientôt que vous fîtes blessé dans l'un de vos affreux combats, et qu'à la prière de Marie, j'obtins qu'on vous transportât dans mon château, je n'ai en qu'à me louer de vous!..

SULPICE.

Et moi pareillement, madame la Marquise!..

LA MARQUISE.

Marie vous écoute... vous avez sa confiance...

vous m'avez aidé à la rendre plus docile...
Grâce à mes soins, ses manières ont eu quelque
empire sur elle... son ton et ses manières solda-
tesques ont presque entièrement disparu...

SULPICE, à part.

Merci, l'ancienne!..

LA MARQUISE.

Et j'ai pu lui choisir pour époux l'un des plus
illustres seigneurs de la Bavière, le duc de Cra-
kentorp. (Elle se lève.)

SULPICE.

Voilà un fameux nom!..

LA MARQUISE.

Il y avait bien quelques difficultés... La vieille
Duchesse voulait retarder encore, sous prétexte
de l'absence de son neveu... mais j'ai fait passer
outre... et tout est convenu!

SULPICE.

Et Marie... mademoiselle Marie?..

LA MARQUISE.

Elle a consenti... mais pas avec cet empressé-
ment que j'aurais désiré... Aussi, je compte sur
vous pour lui donner du courage... Nous signons
ce soir même, ici, le contrat qu'on enverra au
Duc, à la cour.

SULPICE.

C'est ça... un mariage au pas de charge!

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas tout!.. Les bonnes âmes du
pays, jalouses de cette union, après avoir tout
fait pour en détourner la Duchesse, ont préten-
du que Marie était gauche et mal élevée... Et
jugez... si l'on se doutait de ce qu'elle a été!..

SULPICE, riant.

Vivandière, une future duchesse!..

LA MARQUISE.

Silence! au nom du ciel!.. Aussi, je veux les
confondre en leur montrant ses grâces, ses ta-
lens... Je veux que la voit charmante de Marie
les ravisse, les transporte... et que son futur,
lui-même... Silence! la voici!..

SULPICE, à part, la voyant entrer.

Pauvre fille!.. comme elle a l'air gai pour un
jour de noces!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE.

LA MARQUISE, à Marie.

Allons, approchez... approchez, mon enfant!

(Elle l'embrasse.)

MARIE, tenant la main à Sulpice.

Bonjour, Sulpice!..

LA MARQUISE.

Elle est charmante!.. Que de grâce!.. de mo-
destie!.. Qui se douterait jamais, qu'il y a un an,
cette enfant-là... J'espère, ma nièce, qu'aujour-
d'hui vous allez faire honneur à nos leçons, en
présence de tous les nobles du voisinage, que
j'attends pour la signature de votre contrat.

MARIE.

Moi, ma tante!..

LA MARQUISE.

Sans doute!.. vous chantez déjà fort bien...
la romance, surtout!

MARIE, bas à Sulpice.

J'ai jamais mieux nos anciennes chansons!

SULPICE, de même.

Et moi, douc!..

LA MARQUISE.

Nous allons essayer cette romance nouvelle,
d'un nommé Garat, un petit chanteur français.

SULPICE.

Un Français!.. Crêdie! l'air doit être belle!

LA MARQUISE.

Sujet ravissant! et d'un neuf!.. les amours de
Cypris.

SULPICE, à lui-même.

Cypris!.. connais pas!

LA MARQUISE, se mettant au clavecin, à droite.

M'y voici... commençons!

MARIE, tristement, à part.

Chantons!..

SULPICE, s'asseyant à gauche.

Et nous, écoutons!

TRIO.

MARIE.

« Le jour naissait dans le bocage,

« Et Cypris, descendant des cieux,

« Venait chercher sous le feuillage

« L'objet si tendre de ses feux!

SULPICE, bas à Marie.

Nos chants étaient moins langoureux!

(C'est tout à l'air.)

Rantanplan!

Rantanplan!

MARIE, du milieu, sur l'accordéon, enroulé de la Marquise.

Rantanplan!

Rantanplan!

C'est le refrain du régiment!

LA MARQUISE, s'interrompant.

Eh mais! qu'entends je donc?..

MARIE, avec embarras.

Pardon! parlon!.. c'était une distraction!

(Confusément le chœur.)

« Cet amant, à qui Venus même,

« De la valeur, donnait le prix...

« Le plus aimable... »

LA MARQUISE.

Allez donc!

MARIE.

« Le plus aimable du pays... »

« Et de la beauté... de la beauté... »

SULPICE, allant lui souffler le nez.

Bien suprême!

MARIE, répétant avec distraction.

Bien suprême!

Le voilà, morbleu!

Il est là, corbleu!

LA MARQUISE, avec force.

C'est le Vingt-et-unième!

LA MARQUISE, avec indignation.

Que dites-vous?.. quel l'amant de Cypris...

SULPICE, continuant.

L'effroi des amans, des maris,

Et de la beauté bien suprême!

Le voilà, morbleu!

Il est là, corbleu!

C'est le Vingt-et-unième!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, entre tout.

Ah ! quelle horreur ! Est-il possible
De mêler un air si touchant,
Une romance si sensible
Avec un chant de régiment !

MARIE et SULPICE, à part.

Mélas ! hélas ! votre air sensible
Ne vaut pas nos refrains, vraiment !
Et je sens qu'il m'est impossible
De les oublier maintenant.

LA MARQUISE, à Marie, en retournant au clavier.

Continuons !

MARIE.

Je le veux bien !

Bas, à Sulpice.

Mais, hélas ! je n'y comprends rien !

« En voyant Cypris aussi belle,

« Bientôt les échos d'aimour... »

LA MARQUISE, la soufflant.

« De la jalouse Philomèle... »

MARIE.

« De la jalouse Philomèle... »

LA MARQUISE, de même.

« Redirent les soupers d'amour ! »

MARIE.

« Redirent les soupers d'amour ! »

SULPICE, bas à Marie.

A tous les soupers de la belle,

Moi, je préfère le tambour.

LA MARQUISE.

Ma nièce, soupirez comme elle !

Tra la, la, la,

MARIE, répétant.

La, la, la, la, la.

LA MARQUISE.

Non, ce n'est pas cela...

La, la, la, la,

MARIE, variant.

La, la, la, la, la.

LA MARQUISE.

C'est trop brillant, cela !

SULPICE.

Tra la, la, la, la, la.

Mais c'est charmant cela...

MARIE.

Tra la, la, la, la, la.

LA MARQUISE.

Plus fort !

MARIE.

La, la, la, la.

LA MARQUISE.

Plus doux !..

MARIE.

La, la, la, la.

LA MARQUISE.

C'est bien !

MARIE.

La, la, la, la.

LA MARQUISE.

C'est mal !..

MARIE, avec humour.

Oh ! ma foi, j'y renonce...

Au moins, au régiment

Le chant allait tout seul.

LA MARQUISE.

O ciel ! quelle réponse !

MARIE.

En avant ! en avant !

Rantanplan ! plan, plan.

C'est le refrain du régiment.

SULPICE et MARIE.

En avant ! en avant !

Rantanplan ! plan, plan !

C'est le refrain du régiment !

LA MARQUISE, se bouchant les oreilles, avec dépit.

Ah ! quelle horreur ! Est-il possible

De mêler un air si touchant.

Une romance si sensible

Avec un chant de régiment.

LA MARQUISE, à Marie.

En vérité, ma nièce, je ne vous comprends pas... voilà vos anciennes habitudes, vos chansons de régiment qui reviennent encore... Cela me met les nerfs dans un état... Aussi, Sulpice... c'est votre tante... vous l'encouragez !..

SULPICE, faisant des signes à Marie.

Le fait est que c'est un peu... un peu jovial !..

MARIE, bas à Sulpice.

Comment ! et toi aussi !..

LA MARQUISE.

Au nom du ciel, Marie, ne soyez pas ainsi devant votre nouvelle famille... Vous me l'avez promis à moi, votre bonne tante, qui vous aime tant... Il y aurait de quoi rompre à jamais votre illustre mariage !..

SULPICE.

Certainement ! c'est trop gaillard pour la circonstance !..

LA MARQUISE.

Aujourd'hui, surtout, que je réunis les plus nobles têtes du pays... des têtes égales à la mienne.

SULPICE.

Cré coquin ! quels chefs de file !..

(Un domestique paraît à droite.)

LA MARQUISE.

Suivez mes conseils, je vous en prie... Je suis obligée de vous quitter pour faire encore quelques invitations dans les environs... Soyez raisonnable, mon enfant... Allons, embrassez-moi... tenez-vous droite... levez la tête... là !.. comme ça !.. A la bonne heure !.. Quelle jolie duchesse cela fera !.. Embrassez-moi encore... Sulpice ! je vous la confie jusqu'à mon retour.

SULPICE.

Suffit, madame la Marquise... on fera sa faction en conscience !..

LA MARQUISE, se retournant au moment de sortir.

Elle est charmante !.. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MARIE, SULPICE.

MARIE, à part.

Tenez-vous droite !.. levez la tête !.. quel emm !.. quel supplice !..

SULPICE.

Par file à gauche... là voilà partie!.. viens m'embrasser!..

MARIE, avec effusion.

A la bonne heure, douce!.. je te retrouve... te voilà comme autrefois!..

SULPICE.

Est-ce que je peux t'aimer devant la vieille... elle me tient en respect avec ses grands airs... et puis, ses fatibulais... ses paresses... rien ne m'impose comme les pataches!..

MARIE.

Mais, moi... est-ce que je ne sais pas toujours la même pour toi... la fille... la fille du régiment.

SULPICE.

Motus sur cet article... mon enfant... te voilà grande dame, par la grâce de Dieu et des Pirchefeld... tu as un rang, un nom... comme dit l'ancienne... faut y faire honneur!

MARIE.

Ah! mon pauvre Sulpice... que je suis malheureuse...

SULPICE.

Malheureuse!.. toi, qui vas devenir duchesse, princesse... que sais-je?..

MARIE.

Oh! ce mariage, Sulpice... il n'est pas encore fait...

SULPICE.

Non... mais il va se faire... et puis, si c'est un brave homme, ton prétendu... tu l'aimes...

MARIE.

Je ne crois pas!..

SULPICE.

Si fait... ça viendra... ça vient toujours!..

MARIE.

C'est que... c'est veu pour un autre!..

SULPICE.

Nous y voilà!..

MARIE.

Ce pauvre Tonio... ce jeune Tyrolien qui s'est engagé pour moi...

SULPICE.

Allons donc!.. est-ce qu'il pense encore à toi... depuis qu'il est des nôtres surtout... ces soldats, ça mène le sentiment tambour battant!.. je sais ça par expérience, moi... un amour par étape...

MARIE.

Tu crois?... J'en ai peur... ansel, de désespoir, j'ai fait tout ce qu'on a voulu... j'ai promis de me marier... à qui?... je n'en sais rien... ça m'est égal!..

SULPICE.

A un due, mon enfant... un grand seigneur... superbe!.. Un due, c'est toujours magnifique... c'est de l'état...

MARIE.

Et toi, je ne te verrai plus!..

SULPICE.

Si fait, morbleu!.. dès que j'aurai un bras ou une jambe de moins... je reviendrai près de toi... un peu dépareillé... (Montrant son cœur.)

Mais de là, toujours complet... et à moins que ton mari ne veuille pas de moi!..

MARIE.

Oh! quant à ça... sois tranquille... je te ferai mettre dans le contrat de mariage...

SULPICE.

C'est ça... avec les charges!..

SCÈNE V.

LES MEMES, HORTENSUS.

HORTENSUS.

Dites donc, grenadier!..

SULPICE.

Hein?... voilà ce vieux hibou d'intendant!.. Qu'est-ce qu'il y a?..

HORTENSUS.

Il y a, grenadier, qu'on vous demande!..

SULPICE.

Qui ça?... M^{re} la Marquise?..

HORTENSUS.

Eh non, grenadier!.. puisqu'elle est partie!.. C'est un homme qui... un homme que...

SULPICE, avec ironie.

Un homme qui... un homme que...

HORTENSUS.

Enfin, allez-y voir!..

SULPICE.

C'est bien... on y va!.. C'est étonnant comme il est aimable... (A Marie.) Allons, ferme!.. puisque la vieille le veut... c'est pour ton bien... elle t'aime tant... voyons... un peu de courage...

MARIE, tristement.

J'en aurai... je te le promets!..

HORTENSUS, bas à Sulpice.

C'est un soldat... avec une épaulette en or.

SULPICE, s'arrêtant.

Ah! bah!..

MARIE, se retournant.

Hein?... qu'est-ce que c'est?..

SULPICE, balbutiant.

Rien!.. rien... C'est un homme qui... un homme que... (A part.) Mille z'yeux! ça m'a coupé la respiration!.. (Haut, à Marie.) Attends-moi, mon enfant. (Il sort.)

HORTENSUS, à part.

Où... un soldat... deux soldats... et puis l'autre... c'est une caserne que ce château!..

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MARIE, seule.

C'en est donc fait... et mon sort va changer, Et personne en ces lieux ne vient me protéger!..

CAPITANE.

Par le rang et par l'opulence,
En vain l'on a cru m'émouvoir!
Il me faut taire ma souffrance...
Et ne vivre qu'en souvenir t.
Sous les bijoux et la dentelle,

Cachons des chagrins superflus...
A quel dont me sert d'être belle,
Puisqu'hélas! il ne m'aime plus!..

(Seule.)

O vous à qui je fus ravie,
Dont j'ai partagé le destin...
Je donnerais toute ma vie,

Pour pouvoir vous serrer la main!

Pour ce contrat fatal tout prend un air de fête...
Je vais signer hélas! mon malheur qui s'apprête!

(Elle va pour s'enfuir, et s'arrête tout-à-coup, en croisant au loin
une marche militaire; elle écoute attentivement et dit avec
joie.)

Mais qu'entends-je au lointain?... et! ne rêvé-je pas?
Cette marche guerrière... ah! voilà bien leurs pas...

(Elle court à la fenêtre, ouvre, regarde au dehors.)

O transport! douce ivresse!
Mes amis, en ces lieux!
Souvenirs de tendresse,
Revenez avec eux!

(Chuchote.)

Salut à la France!
A mes beaux jours!
A l'espérance!
A mes amours!
Salut à la gloire!
Voilà pour mon cœur,
Avec la victoire,
L'instant du bonheur!

SCÈNE VII.

MARIE, SOLDATS entrant tumultueusement de
tous côtés et se groupant autour de Marie.

CHOEUR.

C'est elle! notre fille!
Notre enfant! quel destin!
Tes amis, ta famille,
Te retrouvent enfin!

Marie, dans leurs bras.

Mes amis! mes amis! votre main!.. dans vos bras!
De plaisir, de surprise, ah! l'on omeurt donc pas!
Salut à la France!
A mes beaux jours!
A l'espérance!
A mes amours!

ENSEMBLE.

MARIE.

CHOEUR.

Salut à la gloire! C'est elle! c'est notre fille!
Voilà pour mon cœur, Notre enfant!.. quel destin!
Avec la victoire, Tes amis, ta famille,
L'instant du bonheur! Te retrouvent enfin!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SULPICE, puis TONIO.

SULPICE.

Les amis... les camarades ici!..

TOUS, l'entourant.

Sulpice! Sulpice!..

SULPICE, avec joie.

Les voilà tous!.. tous près de nous!..

Jacques... Thomas... Étienne... pas un ne man-
que à l'appel!..

MARIE, cherchant des yeux.

Pas un!..

TONIO, paraissant.

Non Mam'zelle... non!.. pas un de ceux qui
vous aiment!..

(Ind.)

MARIE, avec joie.

Tonio!..

TONIO.

Tonio... qui les a guidés... dirigés jus-
qu'ici!..

MARIE.

Tonio... mon Tonio!.. oh! cela fait un
bien... quand on se croyait oubliée... (A Sulpice.)
Mais regarde-le donc... il a une épauvette!..

TONIO.

Dam! quand on veut se faire tuer, on avance!

SULPICE.

Je le crois particulièrement!.. salut, mon offi-
cier!.. et ces pauvres camarades qui sont tous
debout, bien fatigués et bien avertis sans doute...
il faut les faire boire à ta santé!..

TOUS.

Bien volontiers!..

MARIE, à Sulpice.

Et ma tante... si elle revenait!..

SULPICE.

Tu as raison... mais là-bas, dans l'orange-
rie... au bout du parc...

LES SOLDATS.

Hô! quelqu'un... la maison!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HORTENSUS.

HORTENSUS.

Ah! miséricorde!.. des soldats... toujours
des soldats... Ah ça! mais il en pleut donc des
soldats!.. qu'est-ce que c'est que ça?..

MARIE.

Mes amis... mes camarades... à qui tu vas
donner le meilleur et le plus vieux vin de ma
tante!..

HORTENSUS.

Par exemple!..

SULPICE, à Hortensius.

Tu as entendu le mot d'ordre... marche!..

HORTENSUS.

Comment, marche!.. qu'est-ce que c'est que
ces manières-là?... ce château est donc au pil-
lage?... Non!.. je ne marche pas!.. je me ré-
volte... je m'insurrectionne... et à moins qu'on
ne m'enlève!..

SULPICE, aux soldats.

Eh bien! enlevez-le, vous autres!..

HORTENSUS, se débattant.

C'est une horreur!.. une trahison... un atten-
tat de lèse-intendant!

(Les soldats l'enlèvent et sortent en tumulte.)

SCÈNE X.

SULPICE, MARIE, TONIO.

ENSEMBLE.

Tous les trois réunis,
 Quel plaisir, mes amis!
 Quel bonheur, quelle ivresse!
 Deux instans de tendresse!

SULPICE.

Doux souvenir!

TONIO.

Deux temps de guerre!

MARIE.

Ah! join de nous...

SULPICE.

Vous avez fui!

TONIO.

Il reviendra...

SULPICE.

Je n'y crois guère...

MARIE.

Ce temps passé... mais le voici...

Près de toi, Sulpice, et près de toi!

ENSEMBLE.

Tous les trois réunis,
 Quel plaisir, mes amis, etc.

(Sulpice pose entre eux.)

TONIO.

Tu parleras pour moi!

MARIE.

Tu parleras pour lui!

TONIO.

Tu combleras mes vœux!

MARIE.

Tu le dois, mon ami.

SULPICE.

Mais vous ne savez pas... écoutez-moi...

MARIE et TONIO.

Il me faut ta promesse,
 Puisque j'ai sa tendresse...
 Et puisque j'ai sa foi!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Tous les trois réunis,
 Quel plaisir, mes amis!
 Quel bonheur, quelle ivresse!
 Deux instans de tendresse!
 Nous voilà réunis.

SULPICE.

Mais la tante, mes pauvres enfans... la terrible tante... j'ai une peur affreuse qu'elle ne vienne... (A Tonio.) Aussi, mon brave, du courage... et en route!...

TONIO.

La quitter!.. quitter Marie, maintenant!.. Oh! jamais!.. rien ne peut plus m'en séparer... je la demanderai à la Marquise, elle-même... et si l'on me la refuse... si l'on me repousse... eh bien! je parlerai alors... et l'on verra!..

SULPICE.

Et qu'est-ce que tu diras?..

TONIO.

Je dirai... je dirai ce que je ne voudrais pas dire... ce que m'a confié mon oncle le bourgmestre de Laëstrichk, chez qui je me suis arrêté en venant ici... je lui ai tout conté... mon

amour, mon chagrin de la naissance de Marie... et alors... Oh! le brave homme!.. il m'a révélé un secret qui doit nous rendre tous heureux!..

MARIE et SULPICE.

Un secret!..

TONIO.

Sans doute... mais j'ai promis, à mon oncle, de le taire, à moins qu'on ne me force à parler... et grâce à notre bon Sulpice... nous n'en viendrons pas là... nous attendrons la Marquise...

SULPICE.

Oui... avec ça que c'est facile... une vieille qui n'entend pas raison... sur l'article mariage, surtout!..

MARIE.

Qui sait!.. elle m'aime tant... et si mon bon Sulpice veut lui parler pour nous...

SULPICE.

Eh bien! je risque la bombe!.. je me dévoue... mais à une condition...

TONIO et MARIE.

Laquelle?..

SULPICE.

C'est qu'il va s'en aller... et que la douairière ne le verra que plus tard, après la bataille... si nous la gagnons... je la connais... si elle vous trouvait ensemble, tout serait perdu!..

TONIO, allant à Marie.

Oui... je m'en vais... je pars!..

SULPICE.

Si c'est comme ça que tu l'en vas!.. Silence! écoutez...

MARIE.

Quoi donc?

SULPICE.

Une voiture qui s'arrête, c'est sans doute elle qui revient... Et les autres qui sont là à boire... Et la famille des Crikentorp qui va venir... si les camarades voyaient ces têtes-là... En voilà une rencontre qui serait terrible!.. (A Tonio.) Va-t'en! va-t'en!..

TONIO.

Adieu; Marie... adieu!.. (Il gagne le fond.)

SULPICE, le rappelant.

Non, pas par là... Par la petite porte du parc... Allons, demi-tour à droite, file!.. (Il ouvre la porte à gauche pour faire sortir Tonio, la Marquise paraît sur le seuil. A part.) La tante! nous sommes bloqués!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je vu?.. Un soldat ici!.. près de ma nièce!.. Comment, Sulpice, vous avez permis...

SULPICE, à part.

Voilà que ça commence!..

MARIE.

Ma tante!..

LA MARQUISE.

Taisez-vous!

TONIO.

Madame... &

LA MARQUISE.

Qui êtes-vous, monsieur ? Que voulez-vous ?
Que venez-vous faire ici ?..

TONIO.

Écoutez-moi, de grâce !..

ROMAN.

Pour me rapprocher de Marie,
Je m'enrôlai, pauvre soldat,
Et pour elle risquant ma vie,
Je me disais dans le combat :
Si jamais la grandeur envire,
Cet ange qui m'a su charmer,
Il me faudrait cesser de vivre,
S'il me fallait cesser d'aimer !

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

TONIO.

Qu'a-t-il ? quelle audace ! Pardonnez mon aveugle !
Qu'ose-t-il espérer ? Que je puisse espérer !
Désolés qu'on le chasse ! Ce bonheur, cette grâce
Il n'y peut demeurer ! Que je viens implorer !

SULPICE.

MARIE.

Pardonnez son audace ! Pardonnez son audace !
Laissez-leur espérer J'ai permis d'espérer,
Ce bonheur, cette grâce, Avec lui, cette grâce,
Qu'ils oseraient implorer. J'ose ici l'implorer.

TONIO.

Tout en tremblant, je viens, madame,
Réclamer mon unique bien !
Si j'ai su lire dans son âme,
Mon bonheur est aussi le sien !
Jusqu'à l'espoir, mon cœur se livre ;
Sa voix saura vous désarmer...
Il nous faudrait cesser de vivre,
S'il nous fallait cesser d'aimer !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

En vérité ! c'est d'une hardiesse !.. un homme
de rien ! un soldat !

TONIO.

Sous-lieutenant, madame... et avec du bon-
heur et encore quelque bonne blessure !..

SULPICE.

Certainement !.. Une jambe de moins, et il fe-
ra son chemin ; c'est comme ça qu'on marche à
la gloire chez nous !..

LA MARQUISE.

J'espère, au moins que cet amour n'est pas
partagé par ma nièce... par l'héritière des Ber-
kenfield.

MARIE.

Ma tante...

LA MARQUISE.

Je ne vous demande rien, mademoiselle... Je
ne veux rien savoir... je rougirais trop de me
tromper.

TONIO.

Rougir d'être aimé d'un honnête homme, d'un
bon militaire qui a voulu se faire tuer vingt fois
pour se rendre digne d'elle. Non, madame, non,
je connais Marie, elle ne rougira pas plus de
moi, que de ses anciens amis, de ses vieux cama-
rades...

MARIE.

Quant à ça, ma tante, il a raison, mon régi-
ment, mon père... (Touchant son cœur.) Il est là,
voyez-vous... et, rien au monde ne pourra l'en
ôter !..

SULPICE.

Voilà parler, mille z'yeux !..

LA MARQUISE, sévèrement.

Sulpice !.. (A Tonio.) Monsieur, ma nièce est
promise... dans une heure on signe le contrat...
Vous voyez qu'il est inutile de conserver plus
long-temps le fol espoir qui vous amène ici ; et
je vous prie de quitter ces lieux à l'instant même.

TONIO.

Ainsi, madame... vous me renvoyez, vous me
chassez !..

LA MARQUISE.

Je ne vous retiens pas du moins !..

SULPICE, à part.

Ça se ressemble !

TONIO.

Eh bien, puisque vous m'y forcez... puisque
vous m'enlevez Marie... puisque vous voulez
faire mon malheur et le sien... rien ne me re-
tient plus... je suis dégagé de ma promesse et je
parlerai !

LA MARQUISE.

Que signifie ?..

TONIO.

Ça signifie que mon oncle, le bourgmestre de
Laëstrich, qui connaît votre famille et toutes
celles du canton, m'a révélé un secret qu'il m'a-
vait fait jurer de taire, pour votre honneur, et
pour ne pas priver celle que j'aime de vos bien-
faits. Mais, maintenant, on saura tout !

LA MARQUISE, vivement.

Monsieur !..

TONIO.

Le capitaine Robert n'a jamais épousé votre
sœur !..

LA MARQUISE.

Monsieur !..

MARIE et SULPICE.

Qu'est-ce que ça ?..

TONIO.

Attendez que vous n'avez jamais eu de sœur...
et Marie n'est pas votre nièce !..

LA MARQUISE, à part.

Ah ! mon Dieu !..

SULPICE et MARIE.

Que dit-il !..

TONIO.

Marie est libre !.. elle est la fille du régiment,
qu'on a trompé pour lui enlever son enfant d'a-
doption... Et ses amis, son seul père ont le droit
d'enchaîner sa volonté, de disposer de sa main.

MARIE, courant à la Marquise.

Madame !..

LA MARQUISE, d'une voix étouffée.

Marie, mon enfant, je vous en prie... je vous
en conjure... ne croyez rien de ce que dit cet
homme.

TONIO.

On le prouvera !.. et nous reviendrons tous
ici la chercher, l'emmener, sans que personne
puisse s'y opposer...

LA MARQUISE.

M'enlever Marie... jamais !..

SULPICE.

Au fait ! ils en auraient le droit !

LA MARQUISE, avec reproche.

Et vous aussi, Sulpice. (A Tonio.) Sortez, monsieur, je vous l'ordonne. Quant à vous, Marie, rentrez dans votre appartement... et si vous avez quelque affection pour moi, vous m'écouteriez, vous n'obéirez comme à la personne qui vous aime le plus et le mieux au monde : allez, mon enfant, allez !

SULPICE, à Tonio.

Et nous, volte-face !..

LA MARQUISE.

Restez, Sulpice !..

SULPICE.

Moi ?

(Marie sort par la droite et Tonio par le fond.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, SULPICE.

SULPICE, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui va se passer !

LA MARQUISE.

Nous sommes seuls... répondez : Croyez-vous qu'ils auraient l'audace de venir ici, chez moi... me forcer...

SULPICE.

Dam ! s'il dit la vérité ; si le capitaine Robert...

LA MARQUISE.

Ah ! ne prononcez pas ce nom-là !..

SULPICE.

Si vous n'êtes pas sa tante...

LA MARQUISE, avec explosion.

Sulpice !.. (S'arrêtant tout-à-coup.) Écoutez-moi, vous êtes un honnête homme, vous ne voudriez pas perdre une pauvre femme qui se confie à vous.

SULPICE.

C'est bien de l'honneur, M^{lle} la Marquise.

LA MARQUISE.

Il y a des secrets qui lrisent le cœur, vous me plaindrez, je l'espère. et vous ne m'abandonnerez pas !..

SULPICE, à part.

Que va-t-elle me dire, bon Dieu !

LA MARQUISE.

La haute noblesse de ma famille, son désir de me faire contracter un mariage digne de mon nom, m'avait condamnée au célibat, bien au-delà de l'âge où les demoiselles de mon rang se marient d'ordinaire. J'avais trente ans, et quoique belle alors, j'étais libre encore...

SULPICE, à part.

Pauvre fille !..

LA MARQUISE.

Le capitaine Robert m'avait vue... et mes faibles attraits lui inspirèrent des pensées bien coupables...

SULPICE.

On dit qu'il était...

LA MARQUISE.

Charmant !.. je l'aimais, je ne m'en défends

pas... et malgré mon horreur pour une mésalliance, je lui aurais donné ma main, si son départ pour une campagne nouvelle ne nous eût brusquement séparés à Genève, où j'avais eu la faiblesse de le suivre en secret...

SULPICE.

Ah ! ah !..

LA MARQUISE.

Quelque temps après, je revins l'attendre dans ce château... mais j'y revins seule... sans elle...

SULPICE.

Elle !.. qui donc ?..

LA MARQUISE.

Ma fille !..

SULPICE.

Marie !..

LA MARQUISE.

Ma fille... dont il fallait cacher la naissance au risque de me perdre...

SULPICE, à part.

Oui... oui... j'y suis à présent !..

LA MARQUISE.

Comprenez-vous, maintenant, pourquoi entourée de cette noblesse si fière, si hautaine, je tremble que mon secret n'éclate à tous les yeux... comprenez-vous aussi... que j'aime Marie... et que me l'enlever, ce serait m'arracher la vie...

SULPICE.

On ne vous l'enlèvera pas, M^{lle} la marquise... ou ne vous l'enlèvera pas !

LA MARQUISE.

Ce mariage sauve tout... il donne un nom, un rang, à celle que je ne puis avouer... et me permet de lui assurer toute ma fortune... décidez Marie à le contracter... et j'aurai pour vous une éternelle reconnaissance !..

SULPICE.

Suffit, M^{lle} la Marquise... suffit !

LA MARQUISE.

Et quant à mon aveu, songez-y, Sulpice... c'est ma vie, mon honneur que je vous ai confiés !..

SULPICE.

Fiez-vous à moi, M^{lle} la Marquise... un cœur de soldat... ça ne trompe pas... et ça ne trahit jamais !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HORTENSIOUS.

HORTENSIOUS.

M^{lle} la Marquise !..

(Ils se séparent avec effroi ; Hortensious recule.)

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il ?.. que me voulez-vous ?..

HORTENSIOUS.

La société commence à venir... le notaire attend déjà dans la bibliothèque... et tous vos vassaux s'apprêtent à danser devant le château !..

LA MARQUISE, à part.

Ah ! mon Dieu ! dans quel moment !..

HORTENSIOUS, bas à Sulpice.

Et les autres qui sont là bas, à boire...

LA MARQUISE, à Hortensius.

Eh bien! faites entrer le notaire... c'est ici que je recevrai... sortez!.. (Hortensius sort. — A Sulpice.) Ne perdez pas un instant... allez trouver Marie... allez!..

SULPICE.

J'y vais, M^{me} la Marquise... j'y vais... mais, tenez, à votre place, moi je chercherais un autre moyen de faire le bonheur de Marie... et je romprais tout cela...

LA MARQUISE.

Mais je le voudrais maintenant, que je ne le pourrais plus, sans un bruit, un scandale qui éveillerait peut-être des soupçons!.. eh! tenez, les voici... je compte sur vous, sur vous seul, mon brave Sulpice... (Lui tendant la main.) Mon ami!..

SULPICE.

M^{me} la Marquise!.. (A part.) Pauvre femme!.. et quand je songe que depuis un an, Marie est là, près d'elle... et qu'elle n'ose pas... cré coquin!.. mais moi, à sa place, je lui dirais vingt fois par jour en l'embrassant... je suis là... (Voyant la marquise qui le regarde.) J'y vais, M^{me} la Marquise... (Il sort vivement.)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, UN VALET faisant entrer successivement les personnes invitées, LE NOTAIRE, LA DUCHESSE.

(On entend au loin le bruit des fenêtres du château.)

LA MARQUISE, à elle-même.

J'éprouve un trouble... une agitation... et recevoir dans un pareil moment! (Allant à la duchesse qui entre.) Ah! M^{me} la Duchesse... avec quelle impatience nous vous attendions, ma nièce et moi... je vais avoir l'honneur de vous la présenter tout à l'heure...

LA DUCHESSE.

N'est-elle point ici!..

LA MARQUISE.

Elle va venir... sa toilette qu'elle finit... elle à tant à cœur de plaire à M^{me} la Duchesse... et puis, vous le savez... le trouble, l'émotion d'un pareil moment!..

LE NOTAIRE, développant le contrat.

Tout le monde est-il présent?..

LA DUCHESSE, avec ironie.

Tout le monde, excepté la future... et à moins qu'une indisposition...

LA MARQUISE.

Sans doute... elle a les nerfs si délicats... je vais envoyer savoir... (Apercevant Sulpice, bas.) Ah! Sulpice!.. eh bien! Marie?..

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SULPICE.

SULPICE, bas à la Marquise.
Impossible de la décider à venir!..

LA MARQUISE, de même.

Ah! mon Dieu!..

SULPICE.

Mes instances, mes prières... rien n'a réussi... elle refuse...

LA MARQUISE.

Que faire?... que devenir?..

SULPICE.

Je la connais... elle ne viendra pas!..

LA MARQUISE.

O ciel!..

SULPICE.

A moins, peut-être, que je ne lui dise tout!..

LA MARQUISE.

Y pensez-vous!..

SULPICE.

Alors, le respect, l'obéissance... vous comprenez... elle n'osera plus!..

(La Duchesse se rapproche.)

LA MARQUISE, bas.

Eh bien! s'il faut ce dernier sacrifice... allez, et qu'elle vienne à tout prix!.. (Sulpice sort.)

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, LES INVITÉS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

M. le duc Scipio, retenu par son service, à la cour, m'a fait remettre sa procuration, par laquelle il consent à s'unir à M^{lle} Marie...

LA MARQUISE, avec orgueil.

De Berkenfield!..

LE NOTAIRE.

De Berkenfield... tous les articles du contrat étant arrêtés entre les deux familles... il ne reste plus qu'à signer!..

LA DUCHESSE, avec colère.

Signer!.. mais encore une fois, M^{me} la Marquise, et votre nièce?... on ne se conduit pas ainsi avec la première noblesse du pays!

LA MARQUISE, à part.

Ah! je me sens mourir!..

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARIE, SULPICE.

LA MARQUISE, apercevant Marie.

Ah! c'est elle!..

MARIE, s'élançant, d'une voix étouffée.

Ma mère...

LA MARQUISE, l'empêchant d'achever.

Marie!.. mon enfant!..

SULPICE, à la Marquise.

Prenez garde!.. on a les yeux sur vous!..

LA DUCHESSE.

Enfin, M^{me} la Marquise...

MARIE, avec effort, passant à la Duchesse.

Oh! maintenant, j'obéirai... ce contrat... donnez... je suis prête...

(On entend du bruit au dehors.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, puis TONIO, LES SOLDATS.

FINALE.

TOUTS.

Mais, ô ciel ! quel bruit ! quels éclats.

TONIO, parlant, aux soldats.

Sulver-moi ! sulver-moi !

LES INVITÉS, avec effroi.

D'où viennent ces soldats ?..

CHŒUR DES SOLDATS.

Au secours de notre fille,
 Nous accourons tous ici.
 Oui, nous sommes sa famille,
 Et nous serons son appui.
 Mon enfant, sèche tes larmes,
 Plus de crainte et plus d'alarmes.
 Mon enfant, non, plus d'effroi,
 Nous voici tous près de toi.

TONIO, montrant Marie.

Ils viennent la sauver... car on la sacrifie ;
 On voudrait nous ravir le bonheur et la vie.

Et d'un mariage odieux
 Lui faire, ici, serrer les nœuds.

LES SOLDATS, avec force.

Jamais ! jamais !..

LES INVITÉS.

Expliquez-vous !..

TONIO.

Je ne dois plus me taire...
 LES SOLDATS.

Marie était la vivandière,
 Et la fille du régiment !

LES INVITÉS.

L'ne fille de régiment !

SULPICE.

Tout est connu maintenant !

MARIE, s'avançant.

Quand le destin, au milieu de la guerre,
 Enfant, me jeta dans leurs bras,
 Ils ont recueilli ma misère...
 Ils ont guidé mes premiers pas !
 Ils ont pris soin de mon enfance...
 Ah ! mon cœur pourrait-il jamais
 Oublier sa reconnaissance...
 Quand j'existe par leurs bienfaits !

LES INVITÉS, se rapprochant d'elle.

An fait, elle est charmante !

Ce noble aveu, vraiment,

Prouve une âme excellente,

Et mon cœur le comprend !

LA DUCHESSE, à Marie, avec bonté.

Oublions le passé... signons, ma chère enfant !

TONIO, regardant Marie qui prend le phœbe.

Marie, elle consent !

LA MARQUISE, à part.

Ô ciel ! tant de douleur,

Et c'est pour moi... si soumise et si bonne,
 (Cessant à Marie qui va s'élever.)

Arrêtez ! arrêtez ! l'époux que je lui donne.

Ah ! c'est l'époux que son cœur a choisi...

Et cet époux... cet époux... le voici !

SULPICE, avec transport montrant la Marquise.

C'est bien, morbleu ! j'ai cru que si j'osais,
 Pour ce trait-là, j'embrasserais !

LA DUCHESSE, et LES INVITÉS.

Quel affront ! et quelle insolence !

(La Duchesse et ses invités sortent.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Salut à la France !
 À ses beaux jours !
 À l'espérance !
 À nos
 leurs amours !

FIN.

NOTA. La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. PALANTI, fait partie de la collection
 des mises en scène publiées par le Journal LA REVUE ET GAZETTE DES THÉÂTRES, rue Sainte-Anne, 55.